

NORA JOOS

## L'Algérie en négatif. Retour sur la position du chercheur-sauveur

Ce texte revient très librement sur une expérience de terrain en Algérie que l'auteure a pu partager au début de l'année 2006 avec certains de ses collègues du Département de sociologie de l'Université de Genève. Parti sur les traces de Pierre Bourdieu et de ses recherches ethnologiques au tournant des années soixante, alors que l'Algérie vit sa Révolution après un siècle et demi de colonisation française, le groupe de chercheurs rentre désillusionné dans son environnement académique. Arrivés sans crier gare dans un pays où des couches traumatiques se sont superposées, l'auteure et ses collègues ont voulu mettre un objet construit, élaboré intellectuellement, sous les yeux d'un peuple en survie aujourd'hui encore : en utilisant les témoignages photographiques de Bourdieu comme déclencheurs d'une histoire orale, ils comptaient mener un travail d'analyse réflexive sur la mémoire collective d'une société profondément et durablement blessée. Mais le passé gît là encore, enkysté en chacun. Arrivés dans une Algérie en conflit avec elle-même et avec sa propre histoire, pris dans les cortèges de l'administration civile et militaire, l'auteure et ses collègues se sont trouvés plongés dans un terrain qui résiste et ne pouvaient s'attendre, dans ces conditions, qu'à être poliment reçus.

Ce texte n'a d'autres prétentions que de revenir, librement, sur une expérience de terrain. Sans se référer à une littérature spécialisée, il revendique le caractère exploratoire de la démarche de l'auteure : il n'est qu'un moment inscrit dans un projet à plus long terme, le moment des *balbutiements* et des égarements d'une jeune chercheuse occidentale partie sans crier gare avec ses collègues dans une Algérie en ébullition. Ses mots n'engagent qu'elle-même.

Depuis trois ans, les photographies prises par Pierre Bourdieu pendant la Guerre d'indépendance algérienne sont exposées en Europe et à travers le monde. Ce projet d'envergure est le fruit d'une longue collaboration entre le sociologue aujourd'hui décédé, la revue autrichienne Camera Austria dirigée par Christine Frisinghelli et Franz Schultheis, professeur au Département de sociologie de l'Université de Genève. Une publication accompagne l'exposition depuis le début de sa tournée (Bourdieu, 2003) : explorant la genèse de l'œuvre de Bourdieu sur ce terrain algérien bouleversé par une Révolution en marche, elle invite au dialogue entre ethnologie, sociologie et photographie. Au mois de mars 2005, alors que les photographies algériennes du sociologue sont montrées à Genève au Centre de la photographie, la Fondation Pierre Bourdieu y voit le jour, sous la présidence de Franz Schultheis. Le Département de sociologie participe de près aux événements : dirigé conjointement par le professeur André Ducret et Franz Schultheis, un cours-séminaire de troisième cycle est organisé sur l'usage de la photographie en sciences sociales, auquel je décide d'assister, séduite par l'intitulé. Je me surprends à déployer une énergie croissante pour l'objectif qu'il s'est fixé, celui d'une publication collective que je nourris de quelques mots (Joos, 2005). Bourdieu et son *champ littéraire* m'avaient donné du fil à retordre à l'époque de la rédaction de mon mémoire de licence consacré à la décennie littéraire russe 1920-1930 : je l'avais soutenu pleine de doutes et d'interrogations sur le regard du sociologue posé sur la figure de l'écrivain et la production littéraire. Il me semblait néanmoins qu'une pensée vivante est celle qui accepte d'être discutée. Le travail ethnologique de Bourdieu en Algérie allait définitivement me réconcilier avec lui et ne cesser de *faire de l'œil* à la toute fraîche assistante de recherche que j'étais au sein du Département de sociologie.

Au début de cette année, Franz Schultheis me propose de me rallier à un projet pour lequel la Fondation Latsis vient de lui accorder un financement. S'il se veut être un retour sur les traces de Bourdieu en Algérie<sup>1</sup>, le projet me séduit d'abord par son enjeu sociologique. J'accepte sur-le-champ, comblée par cette confiance qui m'est témoignée.

*Retour en Algérie. Témoignages photographiques, histoires orales et analyses sociologiques au service de la mémoire collective d'une société blessée. Pierre Bourdieu a légué à la Fondation qui porte*

son nom ses archives de photographies d'Algérie. Il s'agit d'un corpus d'environ 800 photos produites lors de ses recherches sociologiques et ethnologiques à la fin des années 1950 (...). Au printemps 2006, l'exposition des photos sera présentée en Algérie, à la Bibliothèque Nationale à Alger. Ce retour des documents photographiques dans leur lieu d'origine représentera un moment-clé de tout un travail de reconstruction socio-historique double. Ce retour se fera exactement 50 ans après l'éclatement de la guerre d'Algérie. Avec, en filigrane, les analyses effectuées par Pierre Bourdieu du colonialisme de cette époque, ces témoignages photographiques et surtout les effets qu'ils génèrent auprès des visiteurs de l'exposition, en particulier des survivants de cette période historique, constituent une occasion exceptionnelle pour un travail d'histoire orale selon la méthode dite « Fotointerview ». Les photographies serviront de porte mémoire collectif (...) et de déclencheurs d'une histoire orale permettant un travail d'analyse réflexive sur la mémoire collective d'une société profondément et durablement marquée par les blessures matérielles et symboliques de la domination coloniale et d'une guerre de libération d'une violence rare. Les entretiens seront d'abord enregistrés, transcrits et soumis à une analyse de contenu approfondie (le logiciel ATLAS sera utilisé à cette fin). De plus, ils feront l'objet d'un travail de documentation filmique, ce qui inscrit notre recherche dans une tradition méthodologique en plein développement et ajoutera à la richesse de nos données une dimension visuelle et active souvent négligée<sup>2</sup>.

Le groupe qui s'apprête à rejoindre l'Algérie rassemble quelques figures emblématiques : il appartient aux Chercheurs de réaliser les entretiens (Franz Schultheis, Nathalie Pigot, assistante de recherche au Département de sociologie et moi-même), au Journaliste de se charger du travail de documentation filmique (Lisa Nada, de la Télévision Suisse Romande), à l'Artiste de poser son œil de photographe sur ce périple de dix jours (nous rejoignons sur place Christine Frisinghelli et son mari, le photographe autrichien Manfred Willmann). Les membres du groupe de Genève, après quelques réunions de travail collectif difficiles à organiser, partent ainsi à l'aventure sur les traces d'une autre aventure, chacun armé de son attribut légitime : celui des trois chercheurs consiste en un lot d'hypothèses, un corpus de photographies prises

1. Un acte évidemment symbolique, celui d'un hommage rendu, auquel je me sentais néanmoins étrangère, ayant beaucoup de peine à adhérer à toute démarche de *revival*, quelle qu'elle soit. Par ailleurs, il me semblait que partir sur les traces de Bourdieu en Algérie, c'était déjà retourner sur celles de son collègue algérien le sociologue Abdelmalek Sayad et de la vingtaine d'étudiants avec lesquels Bourdieu avait pu mener à bien ses recherches sur le terrain.

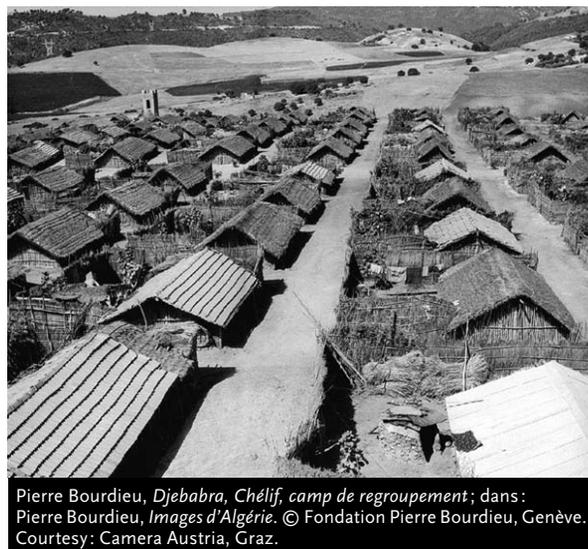
2. Schultheis Franz, Fondation Pierre Bourdieu / Département de sociologie de l'Université de Genève, projet de recherche soumis à la Fondation Latsis en septembre 2005.

3. Les « camps de regroupement » sont des structures d'habitation précaires, créées ex nihilo par l'armée française dès le début de la Guerre d'indépendance. Phénomène massif, il aurait déraciné définitivement près d'un tiers de la population musulmane algérienne du début

par Bourdieu et quelques grilles d'entretien, lesquelles doivent surtout, surtout rester modulables. J'aurai donc travaillé un peu dans mon coin, choisissant presque de façon aléatoire une photographie plutôt qu'une autre, avec le seul souci de réaliser un échantillon représentatif des catégories de lecture proposées par Bourdieu sur son matériau photographique. Lisa Nada aura hésité quant à elle jusqu'au bout à se joindre au projet avant de se laisser convaincre. Entre les hésitations des uns, les perplexités des autres, les problèmes d'obtention des visas et l'organisation du séjour, je me serai retrouvée parfois submergée par le sentiment peu rassurant d'un départ à l'arraché. Fin février 2006, je rejoins une Algérie inconnue, inquiétante, « couverte » par les apparences de la légitimité scientifique, avec la seule bonne conscience d'avoir préparé quelque chose, auquel je crois néanmoins dur comme fer : « Bien sûr, ça va marcher..., ça doit marcher! ».

### L'image : sublime, forcément sublime !

« De tous les bouleversements que la société rurale algérienne a subis entre 1955 et 1962, ceux qui ont été déterminés par les regroupements de populations<sup>3</sup> sont, sans aucun doute, les plus profonds et les plus chargés de conséquences à long terme » (Bourdieu et Sayad, 1964 : 11). C'est cette hypothèse émise par Bourdieu et son collègue qu'il nous tenait à cœur de mettre à l'épreuve de la réalité de l'Algérie contemporaine. Par ailleurs, selon



Pierre Bourdieu, Djebabra, Chélif, camp de regroupement ; dans : Pierre Bourdieu, *Images d'Algérie*. © Fondation Pierre Bourdieu, Genève. Courtesy: Camera Austria, Graz.

des années soixante. Déguisé d'un argument sécuritaire, le regroupement de population s'inscrit dans cette stratégie militaire efficacement résumée par Mao Tse-Toung : « Le rebelle vit dans la population comme un poisson dans l'eau ; retirez l'eau et le poisson creève ».

Franz Schultheis, Bourdieu avait pu lui laisser entendre lors d'une entrevue que les camps de regroupement avaient tout d'une *forme de vie durable*.

Quel regard les visiteurs de l'exposition, en ce mois de mars 2006, allaient-ils poser sur ces images de villages artificiels, dont l'architecture panoptique à elle seule avait atteint dans ses fondements la société traditionnelle? Sous quelle forme ce retour en force de la dignité blessée allait-il se manifester? Étais-je préparée à recevoir les mots de la révolte?

Je n'aurai été le réceptacle de rien du tout, ou de *si peu de chose*. L'indignation, la consternation, la prise de position auront été les figures absentes de ces entretiens qui se sont succédés *comme si de rien n'était*. Mes interlocuteurs décident habilement la fin des entrevues par une avalanche de «merci beaucoup!», à laquelle je ne peux que répondre, désorientée dans mon rôle de chercheur. De black-out individuel en black-out individuel, le black-out en devient collectif: le commerçant, le professeur d'université, l'étudiante en archivistique, le policier se montrent dépourvus, *sans mots*, devant l'image proposée, incapables d'identifier ce qu'elle donne à voir. D'un «phénomène massif», la réalité des camps de regroupement se désagrège en *épisode incertain* d'une Histoire que les visiteurs de l'exposition ne paraissent maîtriser que très approximativement. Mes entretiens sont loupés: je suis cette chercheuse qui tire les vers du nez à cet autre que j'essaie désespérément de *faire parler*, devant lequel je déploie une folle énergie à lui faire dire ce que je veux entendre.

### Entretien Bibliothèque Nationale d'Alger, 2 mars 2006 Nora et 2 étudiantes en archivistique

Nora: Il y a juste quelques photos là que j'aurais bien voulu que... vous voyiez. Est-ce que vous reconnaissez... ces...

Étudiante 1: Les montagnes? C'est des habitants, c'est des...

N: Vous connaissez les montagnes?

E1: Euh... non.

N: Et le reste?

E1: Chéelif, c'est à Chéelif.

N: Djebabra?

E1: Je connais pas Djebabra, mais je connais Chéelif quand même, je connais Chéelif... mais...

N: Selon vous, c'est... c'est un village...

E1: C'est un petit village oui, je crois... c'est un petit village...

N: Et qui vivait là?

E1: Bien sûr, c'est les misérables et les pauvres.

N: C'est les misérables et les pauvres.

E1: Malheureusement.

N: Il y a quelque chose qui vous semble... euh... particulier sur cette photo?

E1: ... mhm...

N: C'est un village typique?

E1: Je sais pas.

N: Ils avaient tous le... tout le monde avait la même chose?

E1: Oui... Je vois un peu d'organisation de ces maisons.

Étudiante 2: Par contre aujourd'hui, on ne voit pas cette... on ne voit plus ça... cette architecture.

N: Oui, vous pouvez venir avec nous dans cette visite! Là, c'est donc le même genre de photos.

E2: La plupart de ces villages existent encore.

E1: Bien sûr.

N: Ces villages existent encore...

E1: Quelques petits changements seulement.

N: Quel genre de changement?

E2: Par exemple, la matière de construction de ces... de ces maisons. Là on voit le... l'utilisation des herbes et du bois. Actuellement il existe ce genre de village, mais avec de... comment dire?... avec le ciment. Ils utilisent beaucoup les matières d'aujourd'hui.

N: D'accord.

E2: Et puis la façon de... Ces maisons, la majorité existe... existe encore dans les villages éloignés, dans la montagne.

N: Et qui est-ce qui y vit?

E2: Comme... c'est des pauvres, des malheureux...

N: Des pauvres...

E2: Qui n'ont pas les moyens...

N: Qui n'ont pas les moyens d'habiter ailleurs...?

Et là? Cette photo? C'est le même endroit?

E2: C'est le même endroit. On voit des gens... qui, parce que c'est... ils ne peuvent pas travailler ailleurs, dans les... dans des... comment dire? Dans des entreprises je crois. Donc ils travaillent seulement dans l'agriculture.

N: D'accord. Donc... pour vous... Vous pourriez me montrer un village comme ça aujourd'hui? En Algérie?

E2: Ici, en Algérie, il y a... Chaque village contient des villages comme ça.

N: Excusez-moi. Vous, vous m'aviez parlé... euh... d'une organisation qui... hein... ça vous a étonné.

E1: Oui.

N: Est-ce que cela vous étonne aussi?

E2: Oui...

N: C'est très... c'est vrai que c'est très organisé.

E1: Oui.

E2: Malgré que ce sont des gens pauvres, mais la façon dont ils ont construit ces maisons, c'est beaucoup... ça m'étonne, oui.

N: Ça vous étonne.

E2: Parce que ce sont des gens... ignorants.

N: Oui...

E2: Ils ne savent pas écrire, ni lire mais ils ont... une façon de... d'organisation.

N: Comment... comment ça? C'est étrange: pour vous, ce n'est pas normal? Enfin, disons pas que c'est pas normal; mais il y a quelque chose de bizarre, parce que c'est des gens pauvres, igno-

rants, comme vous dites, et qui malgré tout organisent... hein... leur... leur village d'une façon très... géométrique presque. Il y a quelque chose qui... C'est quand même étrange.

E2 : Oui, c'est étrange.

N : Peut-être que... enfin... Nous, on a appris que c'était ce qu'on appelait des centres de regroupements.

E2 : Oui.

Epuisée par des entretiens que je ne mène pas, je finis par devoir expliquer l'image et raconter l'Histoire. Triste mise à l'épreuve de mon rôle de chercheur et de ma prétendue *scientificité*... Me revient alors à l'esprit cette scène du film *Guerre sans images* (Soudani et von Graffenried, 2002), où l'artiste suisse Michael von Graffenried essuie le refus catégorique d'un vieil algérien de se pencher rien qu'un court instant sur ses photographies prises pendant la guerre civile des années nonante : « *Mais vous, les Occidentaux, vous savez tout sur nous, vous savez plus de choses que nous, alors qu'est-ce que vous nous voulez encore... ? Vous nous diabolisez* ».

Après une nuit réparatrice dans mon hôtel colonial, je retourne avec mes collègues sur les lieux d'un échec qu'ils me disent vivre aussi, à leur façon<sup>4</sup>. Je suis décidée à changer de stratégie, faire autrement, être autrement. Je repense au projet initial : trop beau pour prendre le risque de ne pas être vrai, il s'est désormais écroulé sur lui-même, sous le poids d'une formulation peut-être trop efficace et auto-suffisante, laquelle ne pouvait que le vider de sa substance. Il nourrissait le fol espoir de se mettre « au service de la mémoire collective d'une société blessée » : je suis en train d'échouer dans ma *mission*. Postée quelques instants dans le hall de l'exposition, je m'attarde sur les images qui m'entourent. Celle de Bouteflika, accrochée dans les hauteurs, surveille d'un œil celles de Bourdieu. La télévision destinée à l'origine à diffuser « La sociologie est un sport de combat » est éteinte. Quelques silhouettes couvertes passent leur chemin pour rejoindre la Bibliothèque à l'étage, ces mêmes silhouettes qui, lors des entretiens, désignent les photos d'enfants comme leurs préférées, cette même thématique des enfants qui aura été retenue pour l'affiche de l'exposition par les organisateurs algériens.

Je regarde l'affiche. L'innocence, la vie simple et heureuse de la société traditionnelle ne peut que jurer avec

4. Franz Schultheis s'étonne entre autres que Bourdieu ne soit pas une figure familière des visiteurs de la Bibliothèque Nationale. Rares sont en effet ceux qui disent connaître ce nom.

5. Paysans algériens.



nos images du camp de Djebabra. Ma désillusion n'en est que plus grande : encore une fois, rien ne m'est dit. Ces images d'enfants m'apparaissent comme des passe-partout convenus d'un période pourtant noire de l'histoire algérienne ; ici encore on se tait et on reste dans l'acceptable. Passez, il n'y a rien à voir. Nos photographies de regroupement vous donnent, elles, *quelque chose à voir* ! Ce sont celles du scandale, de ce drame que nous vous rapportons. L'image, efficace, violente, devient *imagerie* avec sa traîne de démons et de fantômes : elle ne peut pas ne pas en rappeler d'autres. Panoptisme, plan en damier et miradors sont *déjà là*, dans ma tête de chercheuse occidentale : image prégnante, *bonne forme*, la photographie de Djebabra précède Djebabra. Devant elle, les Algériens restent silencieux, maladroits, certains y reconnaissent les villages traditionnels d'un *bled* stéréotypé, d'autres se montrent agréablement surpris par les capacités organisationnelles de ceux qui vivent dans ce *pays* et qu'ils décrivent comme *ignorants* : la dialectique avec la réalité ne s'opère pas. Est-ce encore nous-mêmes, chercheurs, que nous cherchons ? Fascinée sans me l'avouer devant une image qui a un statut de signe et que j'ai fait *point de fuite* de mes entretiens, je m'y accroche et je n'en démords pas, négligeant les 149 autres clichés exposés de Bourdieu et devant lesquels mes interlocuteurs se montrent pourtant plus loquaces. L'image du scandale se suffit à elle-même, elle s'épuise, impudique, dans sa propre logique : j'entame une nouvelle matinée d'entretiens avec l'impression d'un *coup monté*, dont je suis une des protagonistes éclairées et auquel je commence à ne plus pouvoir croire.

« Et où les fellah'in<sup>5</sup> se sont rendus après, vous pensez que c'était mieux ? » Ce commentaire apparemment anodin d'un visiteur interviewé devenu interviewer appelle automatiquement un autre dans ma tête : *Et aujourd'hui, vous pensez que tout va bien... ?* Au tour du chercheur de se trouver *sans mots* face à la pertinence d'une question retournée qu'il n'avait pas même pris le

temps d'envisager. Au tour de son *objet* de devenir moins évident et de revêtir quelques inesthétiques contours flous : ce drame que nous apportons au peuple algérien vient d'être efficacement *déplacé*; la mémoire de la blessure coloniale est court-circuitée par une autre mémoire, une autre blessure, une plaie ouverte. Aveuglés par une période de violence et de domination coloniale que nous avons rendue paroxystique pour le bien de notre projet, nous devons nous soumettre dès lors à l'épreuve de la réalité : colonisation et guerre d'indépendance seraient des maillons dans une chaîne de malheurs; *elles ne seraient que des maillons* et nous devons nous y résoudre. *La sale guerre*, fratricide, des années nonante a fait de la vie du peuple algérien une vie sous état d'urgence dictée par les actions des groupes islamistes armés. En 2006, le pays est encore officiellement en «état d'urgence». Et pourtant, ce matin du 2 mars, la une du quotidien national algérien «Liberté» annonce le *scandale*: «Mise en application de la Charte pour la paix – 2200 terroristes relâchés».

### Le Hadj<sup>6</sup> du chercheur

L'expérience à la Bibliothèque auprès des visiteurs de l'exposition avait laissé un goût amer à notre groupe de chercheurs. Cependant, nous n'étions pas rassasiés; nous allions assumer jusqu'au bout nos intentions de départ : partir dans le bled *sur les traces de Bourdieu* et tenter de retrouver ce Djebabra qui devait encore exister selon les hypothèses du sociologue. Pourtant, je continuais l'aventure remplie de doutes et ce nouveau défi me semblait alors répondre à cette seule motivation : *pouvoir dire qu'on l'a fait*. Nous étions à mes yeux portés par l'espoir d'un retour en Suisse avec, dans nos bagages, une hypothèse confirmée : *Il avait raison*. Une remise en question importante de notre approche aurait dû avoir lieu à ce moment : il n'en a rien été. Le groupe que nous étions faisait s'entrechoquer des logiques parfois incompatibles (la Science, l'Art, le Scoop), lesquelles nous ont peut-être empêchés d'accepter collectivement l'état d'insécurité intellectuelle qui s'imposait alors à ce stade de l'aventure : je m'expliquais comme je pouvais (comme je *voulais*) ce terrain loupé, la petite catastrophe du chercheur, qui pourtant suscitait, a posteriori, *la bonne question*.

Après une entrevue avec un employé de la Grande Poste d'Alger, Djebabra passe l'épreuve de la réalité : dans le fichier des codes postaux, le village est là, à côté du numéro 9330 ; sur la carte de l'Algérie, je le signale d'une fière croix rouge dans les maquis environnant Blida. La région porterait le nom de *Triangle de la mort*; quelques actions terroristes y auraient eu lieu récemment selon l'Ambassadeur suisse. Etre invité par une Ambassade implique inévitablement d'être protégé par elle, d'accepter tête basse cette protection. Sans celle-ci, notre virée ne se fera pas : c'est une donnée du problème, laquelle se rajoute aux autres : la Science, l'Art, le Scoop, la Diplomatie. J'avais donc pris une jupe dans mes affaires pour passer



Photographie tirée de la vidéo tournée en Algérie, mars 2006.  
© Fondation Pierre Bourdieu, Genève.

plus facilement l'épreuve des soirées aux ambassades et les discours porteurs d'espoir sur la rencontre, *toujours si belle*, des Nations et de la Différence...

Notre virée à Djebabra prend la forme d'un parcours fléché : pas d'improvisation, pas de droit à l'erreur, nous allons d'un point A à un point B, pas d'arrêt en route, pas de détour possible, pas même de retour en arrière. Le relais des escortes à chaque changement de wilaya<sup>7</sup> rythme le trajet : à telle heure nous serons ici ; deux nouvelles voitures, quatre nouveaux policiers et quatre mitraillettes supplémentaires nous accompagneront. Je suis encore dans l'image : cette escorte qui nous ouvre la route, qui nous la ferme, a quelque chose de terriblement *romantique*. Pourtant, dans notre petit bus, la traductrice algérienne qui nous accompagne se fait appeler toutes les heures par ses proches restés à Alger et inquiets de la voir partir dans le *pays*. Pourtant, encore, le chauffeur de notre petit bus ne cesse de nous rappeler sa seule exigence : nous avons peu de temps, il nous faut être de retour à Alger, dans la *civilisation*, avant la tombée de nuit. Une logique tacite de couvre-feu s'instaure : la peur, la plaie des uns se heurtent au romantisme des autres qui vivent l'expérience inoubliable, rictus aux lèvres.

Aujourd'hui, en visionnant les images de Lisa Nada avec Franz Schultheis, nous devons nous rendre à l'évidence : il nous faut passer l'épreuve du miroir, revenir, encore, toujours, sur nous-mêmes et nous *regarder regarder*. D'un coup brusque, la caméra se retourne sur le chercheur et met au grand jour cette *petite violence* du savant qui ne

6. Pèlerinage et «but», en arabe.

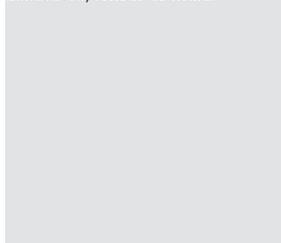
7. Division administrative du territoire algérien.



voit toujours que ce qu'il veut bien voir : nous n'étions pas arrivés au bon endroit ; ce Djebabra n'était assurément pas celui que nous cherchions ; le site ne ressemblait en rien aux photographies prises par Bourdieu au tournant des années soixante. Mais nous étions arrivés *quelque part* qui aurait pu être ce bon endroit et qui en portait, au minimum, le nom. Nos doigts pointés sur l'illusion, nos viseurs prêts à enregistrer la fausse preuve, nous étions ces ivrognes, la nuit, à la recherche de leurs clés sous la lumière d'un réverbère. Étions-nous si sûrs de les avoir perdues à cet endroit ? Non, et l'histoire est connue : ici sous ce réverbère, au moins, n'y avait-il pas de la lumière ? C'était suffisant pour les *pèlerins* aisément convaincus que nous étions, toujours prêts à croire. Nos clés, pourtant, ont fini par tomber de nos poches : à mon retour à l'hôtel, je consulte l'ancienne édition du *Déracinement* de Bourdieu ; une feuille volante s'en échappe. Djebabra, *le vrai Djebabra*, y est localisé, dans une autre wilaya, dans un autre maquis, là où nous conduira une autre escorte.

Terre de harkisme, de communisme et d'islamisme, l'ancien camp de regroupement de Djebabra, construit par les Français en 1957, brille de toute sa durabilité et illumine le chercheur comblé dans son hypothèse : la vie s'y est faite, elle s'y est multipliée, *enracinée*. Actuellement dépourvu d'existence administrative, le village est rattaché à la commune d'Hammam Righa. Les enfants y sont intenable. Ils nous ont donné leurs noms : certains des Masbahia, des Rouabah, des Medjdabi, des Abbaci, des Merzoug, des Zitouni vivent encore à Djebabra. Le plan

8. Le hittiste (de «hit», mur en arabe algérien) définit le jeune, désœuvré, *teneur de murs*.



en damier est aujourd'hui moins évident, *brouillé* par la reconstruction du village dans les années soixante : mais le chercheur déconstruit et persiste à le voir, encore, perché *panoptiquement* sur la mosquée placée en dehors du village par manque de place. Sur « Zarga », la tour de garde restée debout, je lis ces mots gravés dans la pierre :

« *Tout pôss et repôce sof les sevenir qui reste a sa place* »

## Les Fils du Colon

Mohamed vit à Djebabra, né de parents nés à Djebabra. Diplômé en physique des matériaux, universitaire clochardisé et hittiste<sup>8</sup> à ses heures, il cherche du travail, il cherche le *piston*. L'Histoire, au moment d'un premier entretien à la Maison des Jeunes du village, il affirme ne pas la connaître. Djebabra a toujours été là. Trois mois plus tard, dans un des nombreux courriers que l'on n'a cessé de s'adresser, il commence à me raconter cette Histoire, à remplir le vide, le tabou, le *passé sous silence*.

Parallèlement, les chercheurs rentrés retrouvent désillusionnés leur environnement académique et se livrent à l'épreuve obligée du *retour sur soi*. Le projet se retourne sur eux-mêmes : encore une fois, il se met au service de leur propre réflexivité. Ramener une mémoire dont le peuple algérien n'a *su que faire*, qui n'était pas mobilisable, nous projette dans ce dilemme d'un colonialisme qui nous colle aux semelles, qu'on le veuille ou non. Nous aurons certainement usé en Algérie de sa forme douce : la condescendance du chercheur occidental rempli à ras bord de bonnes intentions et forcément de gauche qui pense, encore, qu'il va pouvoir sauver l'autre en lui rapportant sa dignité. Mais le sauver de quoi ? La relation ici ne pouvait être réelle car sublimée dès le départ. Notre échec, qui ne peut aujourd'hui que faire rebondir le chercheur, Franz Schultheis l'éclaire à la lumière d'un *soft colonialisme* le quel aura été celui de croire que l'autre est du même monde que nous, un *soft colonialisme* qui s'est exprimé à travers un ethnocentrisme des plus redoutables : saisir cet autre à travers un prisme résultant d'une grille d'interprétation élaborée inconsciemment dans nos propres cadres de référence, c'est déjà traduire trop vite la différence dans le registre du même. En tant que membre du groupe de chercheurs, je partage dans un premier temps cette idée qui nous fait inévitablement revenir aujourd'hui sur les pistes proposées par Bourdieu dans *Algérie 60* (Bourdieu, 1977). Certainement, c'est encore un luxe de pouvoir revenir sur les blessures de l'Histoire quand un quotidien est marqué du sceau de la nécessité, de l'urgence et du besoin non assouvi : une logique de *l'ici et maintenant*, une logique de survie qui enferme le peuple algérien et qui ne pouvait rencontrer la nôtre, celle de la réhabilitation d'une mémoire collective blessée, celle de la réflexivité. Partie avec l'idée de travailler sur la durabilité du rapport entre colonisateur et colonisé, entre l'agresseur et l'agressé, je me mettais dans la position confortable de l'observateur intouchable qui n'engage

que son œil : j'allais regarder ce qui se passe entre eux et eux. Mais indéniablement, de cette partie agresseuse, j'en étais : c'est entre eux et moi que les choses allaient, aussi, se passer. Revenue d'Algérie avant de bientôt repartir, j'engage des mots avec mes collègues du département de sociologie qui sont encore ceux de ce possible retour sur soi, ceux qui permettent de prendre conscience de soi : l'histoire se répète à l'infini. Si nous avons *loupé* l'Algérie, si sa réalité nous a filé entre les doigts, l'Algérie, elle, ne nous a pas *loupés* dans notre position de chercheurs et nous pousse à une remise en question, toujours désagréable, du sujet connaissant. C'est un passage obligé ; le travail peut maintenant commencer.

Notre invitation à ce saut de cinquante ans dans l'Histoire a rencontré une autre blessure, celle qui fait parler d'elle, mais sans mots encore, aujourd'hui à Djebabra. Les histoires s'enfilent, une violence prend le relais de l'autre, les mémoires se phagocytent : que reste-t-il d'une violence quand une autre violence pris le dessus ?

- 26 mai 1997 : Une famille de huit personnes massacrée par un groupe armé au village Djebabra (Médéa).
- 12 octobre 2000 : Cinq jeunes bergers âgés de 14 à 17 ans ont été massacrés par un groupe armé vêtu de treillis militaires, à Djebabra, près de Hammam Righa, dans la région d'Aïn Defla.
- 1er novembre 2000 : Deux pylônes à haute tension détruits à l'explosif au lieu-dit « Petit Suisse », à Hammam Righa. Explosion sur le même lieu d'une bombe à l'arrivée de militaires : un mort et deux blessés.
- 21 juin 2002 : Explosion d'une bombe dans un jardin de la station thermale de Hammam Righa (Aïn Defla) : deux morts et quatre blessés.
- 22 novembre 2003 : AÏN DEFLA. Trois personnes assassinées. Trois personnes ont été tuées dans la soirée de jeudi dernier, dans une embuscade tendue par un groupe terroriste, près du douar Djebabra, dans la commune de Hammam Righa, relevant de la wilaya de Aïn Defla. Il était 19h30, ce jeudi, lorsque deux frères, Miloud, âgé de 23 ans, et Aziz, 19 ans, après avoir rompu le jeûne au domicile familial, ont pris, à bord d'une « Renault 4 », la route qui descend vers le douar Djebabra où Miloud, garde communal, devait prendre son service. Au passage, ils avaient pris un ami, B. Mohamed, coiffeur de son état et âgé de 21 ans. Quelque 2 km plus bas, ils allaient tomber dans une embuscade tendue par un groupe terroriste. Les victimes ont été criblées de balles. Profitant de la nuit, les terroristes se sont évanouis dans la région boisée, avant l'arrivée des services de sécurité. Les corps des trois victimes ont été déposés à la morgue de l'hôpital de Khemis-Miliana avant d'être remis aux parents, dans l'après-midi de vendredi où ils devaient être inhumés au cimetière Sidi Ali M'Barek à Hammam Righa.

De toutes ces informations, aucune ne m'a été dite ni confirmée à ce jour de la part des habitants de Djebabra. Elles me proviennent de sites d'informations sur la situation des droits humains en Algérie et d'archives mises en ligne de certains quotidiens nationaux algériens. Mohamed ne m'a parlé quant à lui que d'une « visite » de la télévision algérienne à Djebabra en 1998 pour y réaliser un reportage sur l'influence du terrorisme dans la région. La « réconciliation nationale » ? La libération toute récente des *barbus* ? Il ne désire pas en parler : « On en parlera quand on sera *l'un face à l'autre, toi et moi* ».

Mon collègue André Ducret resté en Suisse et impliqué dans ce projet algérien parlera d' « *auto-flagellation du chercheur* ». Je continue ici dans son idée, mais pour aller encore un peu plus loin : ce *soft colonialisme* mis en avant par Franz Schultheis reste une formule qui ne peut que déresponsabiliser momentanément le chercheur plongé dans un terrain qui lui résiste. Certainement, et malgré lui, le chercheur traîne avec lui les démons du passé, lesquels agissent sans cesse sur lui, comme ce bout de scotch dont il voudrait se débarrasser, mais qu'il ne parvient qu'à faire passer inlassablement de sa main droite à sa main gauche. Mais ce *soft colonialisme* sauve aussi le chercheur de ce qu'il est déjà, puisqu'il le dépasse et le ferait agir inconsciemment : la formule excuse peut-être trop vite les maladresses inavouées, la précipitation, les erreurs d'un chercheur trop sûr de son *récit*, peu préparé dans la rencontre de son *terrain*, un chercheur encore impudique, et qui rencontre l'autre dans un *corps à corps*<sup>9</sup> inévitable mais dont il a probablement peur, inscrit ici et maintenant, là où a lieu la rencontre. Mais aussi un chercheur-touriste qui ne connaît en définitive que peu de choses de l'Algérie et de son histoire. Ai-je quant à moi vraiment vécu ce périple dans les pesanteurs de ce *soft colonialisme* choisi par Franz Schultheis pour tenter d'*expliquer* un échec collectif mais déjà vécu individuellement par chacun des chercheurs présents en Algérie ? La formule me semble quelque peu expéditive et ne m'appartient pas : un groupe de chercheurs occidentaux partis dans un pays en conflit et traumatisé par sa propre histoire, c'est déjà un groupe d'individus qui mobilisent sur le terrain, particulièrement *mouvant*, un parcours, un statut, une identité, *une façon d'être* qui leur sont propres.

J'ai demandé récemment à Mohamed ce que nous étions pour les habitants de Djebabra au moment de notre

9. De nombreux échanges avec Daho Djerbal, historien depuis plus de trente ans à l'Université d'Alger et directeur de la revue de critique sociale NAQD, n'ont cessé de me ramener, violemment parfois, à cette *réalité du terrain*.

arrivée dans le village, entourés de policiers armés, de caméras, d'appareils photographiques et d'enregistreurs. Le 16 mai il me répond :

«Tu sais, il y avait, pendant le colonialisme français en Algérie, un colon qui vivait ici à Djebabra avec sa famille, il s'appelait <Secrifa> (et ça c'est d'après ce qu'on m'a dit, je ne sais pas si ce nom existe en français). Après l'indépendance, il quitta l'Algérie vers la France. Plus tard il revint faire un tour à Djebabra au début des années 80. Donc les vieux de Djebabra, quand ils vous ont vus et savaient que vous êtes des étrangers, ils disaient que vous êtes la famille de ce colon et que ton collègue est son fils».

*Soft colonialisme, hard colonialisme?* Trop commodes, ces appréciations ne résonnent-elles pas comme un plaidoyer *pro domo*? Mohamed me renvoie une image moins symptomatique du chercheur. Il m'invite à repenser ce trop-plein de réflexivité, lequel travaille encore avec des catégories trop nettes et préconstruites : en créant l'événement dans ce village oublié, nous marchions sur le sillon d'autres événements, toujours trop rares pour casser cette « mortelle routine » que Mohamed a pu me décrire. Ici et maintenant à Djebabra, arrivés comme un commando de paras français, nous avons peut-être été ces soft néo-colonisateurs qui nous donnent aujourd'hui tant de fil à retordre dans notre entreprise désespérée de réflexivité. Mais le malentendu était partagé et le récit de l'autre reprend la place qui lui revient ; il m'apprend que nous étions en descendance directe avec le colon, ses enfants, pas plus, ni moins.

Nora Joos  
Nora.Joos@socio.unige.ch

## Bibliographie

Bourdieu P. et Sayad A. (1964), *Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, Paris, Les Editions de Minuit.

Bourdieu P. (1977), *Algérie 60. Structures économiques et structures temporelles*, Paris, Les Editions de Minuit.

Bourdieu P. (2003), *Images d'Algérie. Une affinité élective*, Graz, Actes Sud / Sinbad / Camera Austria.

Joos N. (2005), « Bourdieu photographe, Bourdieu sociologue de la photographie » in Ducret A. et Schultheis F. (Dir.), *Un photographe de circonstance. Pierre Bourdieu en Algérie*, Genève, AES / Université de Genève, 51-58.

Soudani M. et von Graffenried M. (2002), *Guerre sans images*, Amka Films, Suisse – I.M.T.M Film, France.